

LITTÉRATURE

Onze nouvelles de Caroline Montpetit

Page F 3



LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Vonnegut, ou un bijou en forme de pied de nez

Page F 4



# LIVRES



LE SALON DU LIVRE ANARCHISTE DE MONTRÉAL



STOYAN NENOV REUTERS

## Incubateur d'un anarchisme pluriel

FRÉDÉRIQUE DOYON

**D**e petite manifestation marginale, le Salon du livre anarchiste (SLA) et le festival de l'anarchie qui le précède sont devenus, en sept ans, un rendez-vous notable quoique encore modeste dans la métropole.

«*Ça prend vraiment de l'ampleur, corrobore Louis-Frédéric Gaudet, membre du collectif organisateur du SLA, qui se déroule aujourd'hui même, samedi. Il y a toujours plus de participants d'année en année. On le voit dans la réponse du public et des exposants.*»

Depuis la création de ce salon en 2000, l'achalandage est passé de quelques centaines à quelques milliers de visiteurs. L'an dernier, les organisateurs estiment qu'environ 3000 personnes y ont pris part. Le nombre d'exposants s'est aussi accru, atteignant de nouveaux sommets pour cette septième mouture avec 110 maisons d'édition et groupes politiques distincts, venus de huit pays (dont le Canada), comparativement à la dizaine de stands du tout premier salon.

Cette année, ils arrivent du Canada, des États-Unis, de la France, de la Belgique, de l'Espagne, de l'Uruguay, du Venezuela et de l'Argentine. La Confédération nationale du travail d'Espagne et la Commission des relations anarchistes du Venezuela sont notamment présentes, cette dernière à tra-

vers son matériel éditorial seulement, car on a refusé le visa d'entrée au pays à ses représentants.

Victime de son succès, le SLA a même dû refuser plusieurs «zines» — ces petites publications maison réalisées par des collectifs d'auteurs.

«*On a un gros problème d'espace*», indique M. Gaudet à propos du site du CEDA (Centre d'éducation populaire de la Petite-Bourgogne et de Saint-Henri), où se tient l'événement depuis quelques années. «*On pourrait sûrement accueillir plus d'ateliers et d'exposants.*»

«Le Salon a grandi à partir des réseaux qui se sont consolidés dans le militantisme»

Contrairement à ce qu'on croit, les éditeurs alternatifs qui occupent les stands ne sont pas tous des groupes obscurs. Ecosociété, les Éditions Lux, la maison américaine AK Press y figurent, ainsi que des groupes politiques comme CLAC (Convergences des luttes anticapitalistes) et la Fédération anarchiste de France, qui proposent aussi leurs propres publications.

Mixité distinctive

Né dans un contexte politique précis, en 2000, pendant la préparation des manifestations contre le Sommet des Amériques à Québec, le SLA a sûrement bénéficié de la déferlante altermondialiste, qui repose sur des principes anarchistes en préconisant des solutions politiques à l'écart des institutions. «*Le Salon a grandi à partir des réseaux qui se sont consolidés dans le militantisme*», précise M. Gaudet.

Mais le caractère multiculturel et ouvert de

Montréal a aussi offert un terrain propice à l'épanouissement de l'événement, qui se distingue dans l'univers kaléidoscopique de l'anarchisme.

«*Ce qui fait la particularité du Salon de Montréal, c'est que c'est le seul endroit en Amérique — même dans le monde, si je me fie aux autres salons que j'ai visités — où il y a vraiment une mixité, où les différentes tendances de l'anarchisme se rejoignent*», dit M. Gaudet.

Des groupes ne se réclamant pas officiellement de l'anarchisme mais dont les pratiques sont très libertaires (comme les groupes de solidarité pour les droits humains avec l'Amérique latine et ceux qui s'impliquent auprès des immigrants et des réfugiés ici) côtoient les anarchistes plus traditionnels comme la Fédération anarchiste de France. A l'inverse, cette dernière ne fréquente pas le salon anarchiste de San Francisco, encore contreculturel et très associé au mouvement punk.

«*À Montréal comme tel, le milieu est extrêmement dynamique à cause des différentes tendances qui se rencontrent, ça donne une couleur très politique à l'événement, très ancrée dans les luttes qui s'organisent. C'est une tradition politique qui est en train de se définir.*»

Anthropologie anarchiste

Depuis le début du mois, une flopée d'activités culturelles se succèdent dans le contexte du festival de l'anarchie: spectacles de musique, pièces de théâtre, films, cabarets, lancements de livres. Le festival culmine avec le Salon du livre aujourd'hui

VOIR PAGE F 2: ANARCHISTE



Le Salon de Montréal est le seul endroit au monde, où il y a vraiment une mixité et où les différentes tendances de l'anarchisme se rejoignent



### Un guide indispensable pour la famille

«*Combien de fois, dans notre vie de parent, rêvons-nous que quelqu'un s'occupe de nous parce que nous sommes trop fatigués? Qu'un expert nous prenne par la main et nous guide dans cette jungle des responsabilités parentales? Que quelqu'un s'intéresse à notre rôle et nous donne les outils pour mieux le jouer? Voilà, c'est fait. C'est comme dans nos rêves.*»

Martin Larocque, porte-parole et papa

80 pages  
En vente  
chez votre libraire

Distribué par  
Publications  
Québec

## LIVRES

## La Marche du cavalier



Robert Lalonde

Il sont quelques-uns, en permanence sur ma table. Des petits livres provocants, rassurants. Des bouées de sauvetage, des donneurs de coups de pied à la bonne place. Annie Dillard, *The Writing Life*, la correspondance de Flaubert, Hemingway, *On Writing*, Danièle Sallenave, *Le Don des morts*, Virginia Woolf, *L'Art du roman*, l'inouï *Journal of a Novel* de Steinbeck. L'écrivain est souvent en panne, et ces bouquins-là viennent à son secours. Je les ouvre le plus souvent au hasard — ils sont défraîchis, craquants, ils ont de multiples oreilles de chien, certains passages sont annotés si abondamment que c'est d'abord moi que je relis, frappé par la constance consternante, obstinée, des pièges dans lesquels je tombe. Non content d'avoir trébuché, de m'être enfoncé dix fois dans le même marécage, j'y patauge de nouveau, convaincu que ma bêtise finira par céder, que l'écriture m'obéira comme une chienne domptée. Et je repars, désencombré, presque libre: un tel, unetelle a traversé le même désert, s'est déchiré aux mêmes ronces, comme moi a forgé son style à même son chagrin et l'inaptitude à le formuler. Écrire, c'est toujours savoir qu'on ne peut pas écrire. Nous éprouvons le terrible sentiment d'un accomplissement fatal et bloquons sur un adjectif cruellement approximatif. «C'était par une nuit sombre et orageuse», écrit Snoopy, et aussitôt il s'arrête: orageux convient-il, et pourquoi la nuit et, surtout, où diable aller en-

suite? Voilà que la vie de l'écrivain est un suicide différé. Il vaut mieux s'allonger et rêver au grand roman impossible et réussi.

Récemment, un autre de ces braves petits livres a rejoint la pile sur ma table. J'y reviens souvent. À l'instar de ce qu'il dénonce et défend, l'essai est passé quasiment inaperçu. Geneviève Brisac, *La Marche du cavalier*, Édition de l'Olivier. Un court traité, commandé par la colère tout d'abord, un saint emportement contre «les mots qui ne répondent plus». Aujourd'hui, écrit Brisac, «ce qui compte n'est pas ce qui est dit, mais qui le dit, qui parle. Est-elle célèbre, sexy, barbare? Est-il désespéré, handicapé, obèse, suicidaire? Dans un monde anesthésié, seuls importent les records, les excès, les monstres.» On ne saurait, hélas, être en désaccord. Crier plus fort que tout le monde, exagérer davantage que chacun semble le chemin de la parole du nouveau millénaire. «L'autisme social a triomphé.» Très bien. Pourquoi y a-t-il déjà une sorte de premier soulagement à reconnaître l'horreur? La colère qui suit l'indignation est tonique, elle pousse à lutter contre l'obscénité quotidienne, la bêtise, le narcissisme, la «passion du confort». C'est déjà quelque chose, on bouge, on est secoué, on va bondir, les muscles de la rébellion se bandent. Il y a, aujourd'hui, conspiration contre tout ce qui est «subtil, invisible et lent», c'est évident. «Imaginer qu'on ne peut plus rien faire pour qui que ce soit, que toute action est désormais caduque, il ne nous reste que les anathèmes sous les spots.» C'est notre époque, c'est entendu. Nous fulminons, de concert avec l'auteur, fouettant avec elle les vendeurs du temple. C'est bon. Il reste en nous un bon fond de lucidité, une haine solide de l'injustice. Mais qu'est-ce qu'on veut, qu'est-ce que doit être la littérature? Il nous faut écrire «des histoires dont nous avons besoin, comme nous avons besoin d'eau». Une littérature, écrit Brisac, «qui ne soit ni véhicule idéologique, ni forme pure mais autre chose, la beauté mystérieuse des

phrases, des scènes, des personnages qui nous laissent silencieux et nourris. Nous sommes tous égaux devant l'inspiration, la syntaxe, la beauté, l'angoisse». Voilà qui bannit vigoureusement l'exhibitionnisme comme art créatif.

On lit parce qu'on est sensible à ce que les écrivains inscrivent «de beauté, d'invention du monde, d'inquiétude, de musique», évidemment. L'intelligence impuissante, la lucidité désolée, une certaine politesse du désespoir: voilà l'origine du style. «Il faut, écrit Brisac, inventer un instrument capable d'orienter le lecteur vers ce royaume de perplexité, où rien n'est majestueux, ni symbolique, mais où tout est important, les soupirs, les rhumes, les agonies, les bains de mer.» Elle cite Virginia Woolf, Lidia Jorge, Karen Blixen, Grace Parley, Jean Rhys, Ludmila Oulitskaïa, écrivaines détenant «le secret du chant et le secret de la légèreté». (Woolf: «Je veux inclure les faits, l'absurde, le sordide, mais en transparence.») Nous avons perdu l'habitude de lever la tête, constamment attrapés par «la fausse magie clinquante et dorée, bruyante et redondante». S'oublier est pourtant décisif pour écrire. On devient souvent écrivain parce qu'il y a trop de silences, trop de mensonges. «Il vous faut alors forcément mélanger le trivial et l'imaginaire si vous voulez réenchanter le monde, ne pas faire le deuil de son enfance et ne pas regarder de haut ses enfants.» (Sur l'enfance, cruelle et douce, sur la complexité ahurissante du métier de parent, Brisac a écrit quelques romans désopilants: «Week-end de chasse à la mère», «Petite», «Voir les jardins de Babylone».) L'art le plus pur ne se trouve pas dans la clameur, l'exagération, le cri. Brisac préfère les musiques frêles et ironiques aux roulements de tambour. Elle privilégie «les douceurs vagues et fugaces qui façonnent nos vies».

Mais le sentiment, en littérature, qu'est-ce au juste? «Conscience du mystère», répond Brisac. «Écrire, c'est interroger cet état somnambule qu'est presque toute une vie. Une petite chaise en bois bleu, deux pantoufles à bouts ronds au milieu des cendres, le

chant d'une mésange charbonnière, le souvenir tenace d'yeux qui roulent dans une assiette sont des objets littéraires pour moi, la réponse éternelle à ceux qui ne croient plus au pouvoir du roman.» (Ici, me voici encouragé à poursuivre mon histoire, dont un des principaux personnages est un chien errant sur une plage.) On écrit avec ce qu'on pense avoir oublié. «À la recherche du temps perdu, si la part de lumière chez Proust ne l'avait pas emporté, aurait pu rester, écrit Brisac, la fresque complaisante d'une certaine bourgeoisie.» Mais la Recherche est le livre indispensable de la mémoire, de l'épaisseur infinie des couches de la conscience. Le dragon du malheur et de la perte hante tout récit habité, bien sûr. Le monde vacille et l'écrivain a conscience des dangers, persuadé que Dieu adore les plaisanteries qu'il inflige aux hommes. Il nous faut éviter «les fastes mortels de l'amour de soi», à tout prix. Éviter clinquant et trucage [«le destin, ce sont des gestes qu'on accomplit ou non»], puisque la vérité des êtres est tellement plus mystérieuse que nous avons le goût de le croire.» Écrire des histoires qui consolent et donnent l'espoir de journées plus vastes, d'une vie plus dense, privilégier la compassion et le mot juste, «qui sont choses si proches». Savoir, au jour le jour, en écrivant, en lisant, que nous sommes «vulnérables, passagers clandestins, étrangers, indésirables». L'écrivain sait que les mots le trahissent. Il se défie du langage, des gens, des mots. Des gens «qui sont des hyènes qui ricanent» et des mots «qui manquent à l'appel».

Écrire, c'est marcher comme le cavalier sur l'échiquier: avancer par un brusque écart de côté, puis se retirer de la scène, après avoir agi contre la perte de sens.

Le petit livre est à la fois consolant et toxique: on s'y retrouve, on s'oublie, puis on lève la tête et on va de haut. Tout à l'heure, on écrira. «Non pas avec ce qu'on sait, mais avec ce qu'on ignore...»

Collaborateur du Devoir

## ANARCHISTE

L'Américain David Graeber lance son livre Pour une anthropologie anarchiste

SUIITE DE LA PAGE F 1

(samedi) et se conclut par une journée d'ateliers demain (dimanche). Parmi les invités spéciaux, George Sossenko, 86 ans, vétéran de la guerre civile espagnole dans les milices républicaines, vient témoigner de son expérience comme militant antifasciste de la colonne anarchosindicaliste Durruti, à l'occasion du 70<sup>e</sup> anniversaire de la fin de la révolution espagnole. Le membre du Collectif Capital Terminus — groupe sympathi-

sant de la NEFAC (fédération des communistes libertaires du Nord-Est) — parlera des défis du combat contre le fascisme et de l'avancement de la révolution sociale.

Auteur important de l'anarchisme contemporain, l'Américain David Graeber vient lancer son livre *Pour une anthropologie anarchiste* dans la métropole ce soir (samedi), pour marquer le 10<sup>e</sup> anniversaire de l'Institut des études anarchistes. Le propos central de son ouvrage, soit comment envisager le changement

social en dehors des institutions, fera l'objet d'un débat.

«L'anarchisme, en tant que philosophie politique, est véritablement en plein essor, écrit-il en introduction de son livre. Des mouvements anarchistes ou inspirés de l'anarchisme se développent partout dans le monde. De fondement de l'organisation dans le mouvement altermondialiste qu'ils étaient, les principes anarchistes traditionnels — autonomie, association volontaire, autogestion, démocratie directe — en sont venus à jouer ce rôle dans des mouve-

ments radicaux de toutes sortes. Les révolutionnaires au Mexique, en Argentine, en Inde et ailleurs parlent de moins en moins de prendre le pouvoir, et ont commencé à formuler des idées radicalement différentes sur ce que signifierait même la révolution.»

Si le contexte culturel de Montréal (la diversité des cultures, des langues) a peut-être un lien avec le dynamisme du SLA, celui-ci profite sûrement aussi d'un contexte favorable plus global.

Le Devoir

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## Le mélodrame de la politique

MICHEL LAPIERRE

Dans un château du Dorset, transformé en hôtel, Sophie interpelle son oncle Benjamin. Elle vient de découvrir dans le livre d'or de l'endroit la signature de sir Arthur Pusey-Hamilton, de son vrai nom Sean Harding, écrivain disparu qui avait la fantaisie de s'associer aux néonazis, de prétendre avoir rencontré Ben Laden et d'entrevoir la mort de l'humour anglais.

Pusey-Hamilton était une connaissance de Benjamin, expert-comptable qui écrit dans ses loisirs un roman interminable. «Pour faire une bonne satire ou une bonne parodie, il fallait, quelque part, aimer son objet.» Telle était la théorie de Pusey-Hamilton. Est-ce aussi celle du romancier britannique Jonathan Coe, né à Birmingham en 1961, qui, dans *Le Cercle fermé*, nous raconte toutes ces choses inusitées? Ce n'est pas impossible.

Si Coe fait une satire de l'Angleterre de Tony Blair, il trouve assez attachant le «peuple pâle», c'est-à-dire le peuple anglais qui «emplissait les rues de Londres en ce dernier soir du vingtième siècle». Il n'a guère le choix. À la différence de Pusey-Hamilton qui, découragé, avait définitivement cessé d'écrire, il ne se résigne pas à envisager la mort de l'humour anglais.

Coe n'a ni le mordant extrême ni le ton désespéré de son compatriote Martin Amis qui, en 1984, dans le roman *Money, Money*, a fait une satire de l'Occident de Margaret Thatcher et de Ronald Reagan. Mais il décrit avec une subtilité comparable le lien mystérieux entre la vie intime et la vie politique.

Au moment où son mariage s'effrite, Benjamin rencontre la charmante Malvina. Cependant, c'est de Paul, frère de Benjamin et député travailliste, que la jeune femme tombe amoureuse. On apprend finalement que Malvina est la fille naturelle de Benjamin, et donc la nièce de Paul! Elle est le

fruit jusqu'alors inconnu d'une liaison éphémère que l'expert-comptable a eue à l'adolescence.

Cette histoire qui tient du mélodrame, Coe réussit sans effort à en faire le symbole convaincant du caractère tout à fait bizarre de la vie politique britannique. Au seuil de l'invraisemblance et du mauvais goût romanesques, l'amour a, comme l'humour anglais, une puissance insoupçonnée.

A cause de Malvina, Paul prend une décision cruciale. Il démissionne de ses fonctions de député. «Si j'agis ainsi, écrit-il au premier ministre travailliste Tony Blair, c'est pour des raisons uniquement personnelles et non politiques.» Il lui apprend qu'il quitte sa femme et ses enfants.

Espère-t-il en démissionnant empêcher les cancans sur sa liaison avec Malvina de se propager? Il le croit. «J'ai décidé, explique-t-il à Blair, de recourir à une action préventive. (Un concept qui vous est familier, j'en suis sûr!)»

De fil en aiguille, la lettre se transforme paradoxalement en manifeste politique. Paul affirme que la participation de la Grande-Bretagne à la guerre contre l'Irak était injustifiable et qu'il a honte de l'avoir approuvée en tant que député travailliste.

L'explication ultime de son attitude est savoureuse: «J'ai pris conscience du bouleversement intervenu dans la hiérarchie entre mes priorités politiques et mes priorités personnelles. Cette prise de conscience est directement à l'origine de ma décision de quitter ma femme, et donc, fatalement, de ma décision de démissionner.»

Y a-t-il quelque chose de mieux que cette logique saugrenue pour résumer l'Angleterre de Tony Blair?

Collaborateur du Devoir

LE CERCLE FERMÉ

Jonathan Coe  
Gallimard  
Paris, 2006, 546 pages

Dans le cadre du  
**Salon des littératures étrangères**  
la Librairie Monet présente  
**deux rencontres d'auteurs**  
animées par Danielle Laurin



**Abla Farhoud**  
Le samedi 20 mai  
à 14 heures



**Bianca Zagolin**  
Le dimanche 21 mai  
à 14 heures

Librairie Monet 2752, de Salaberry · Galeries Normandie  
Montréal, Qc · H3M 1L3  
(514) 337-4083 www.LibrairieMonet.com

## ROMAN QUÉBÉCOIS

## Le Québec baroque de Simone Piuze

MICHEL LAPIERRE

En 1965, à Rawdon, Jean Courtemanche, un adolescent de seize ans, se fait initier sexuellement par une créature qu'il est le seul à baptiser la femme-homme. Au lieu de lui donner un préservatif, elle lui donne un chapelet. Et ils rêvent de partir ensemble pour l'Asie...

La femme-homme a bien quelques poils au menton. Mais, à part ça, cette femme solitaire de quarante-deux ans, Martha Lupien, semble parfaitement constituée. Elle vit dans une maison abandonnée à la lisière d'un bois, lit la Bible, et le traité d'un sage hindou et les pensées d'un trappeur d'Oka. Elle porte une robe de soie mauve, toujours sale, et, avec Jean, danse follement le tango.

Cette atmosphère baroque du milieu des années soixante, le journaliste Simone Piuze, née à Montréal en 1946, la dépeint très bien dans son roman *La Femme-Homme*. Modernisé en vain par le souffle de Vatican II, le catholicisme québécois, qui était sur le point de s'écrouler, se mêlait souvent à un exotisme frivole, à un esprit bohème candide et aux premiers émois de la révolution sexuelle.

Le récit a une indéfinissable valeur ethnographique, mais la pro-

lixité de la romancière l'affaiblit. Il aurait mieux valu que Simone Piuze, dans une prose plus dense, écrive une simple nouvelle. La découverte que Jean a faite de Martha violée et assassinée par un inconnu à l'intérieur de la maison abandonnée aurait eu plus de force.

Simone Piuze aurait ainsi fait ressortir, parallèlement au Québec idéaliste de 1965, un autre Québec, que les changements sociaux effervescents et prometteurs de l'époque occultaient: un certain pays figé, sordide et populacrier que le succès phénoménal du tabloïd *Allô Police* symbolisait.

C'est sans doute ce Québec infantile que les amants les plus fous, comme Jean et Martha, rêvaient confusément de quitter pour s'envoler vers les paradis lointains et illusoire. Mais Simone Piuze, la créatrice de ces personnages, ne devrait pas oublier trop vite qu'écrire est le viol et l'assassinat pacifiques des bons sentiments et des lieux communs.

Collaborateur du Devoir

LA FEMME-HOMME

Simone Piuze  
Éditions David  
Ottawa, 2006, 150 pages

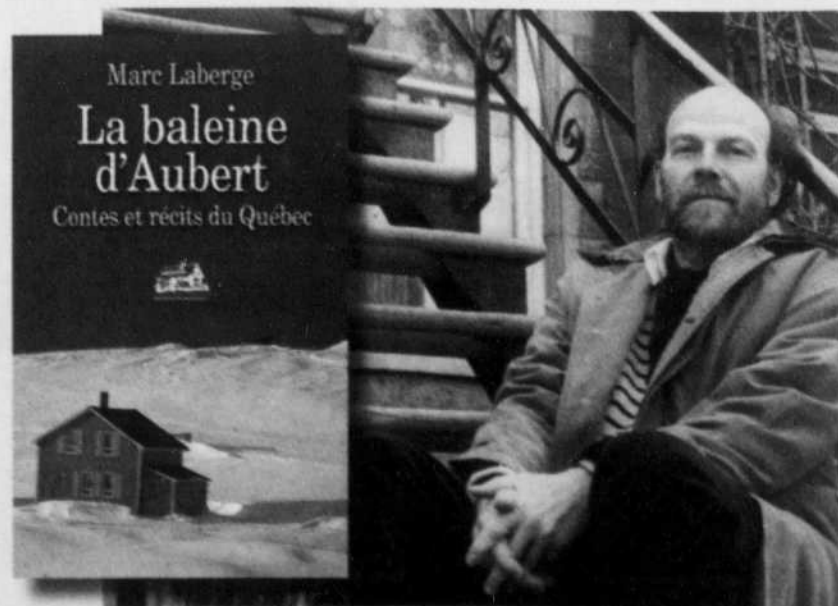
À l'occasion de l'événement *Vivre l'Amérique française à Paris*, le prix littéraire Jean-de-La-Fontaine a été décerné à Marc Laberge pour *La baleine d'Aubert*, un recueil de contes et récits du Québec publié aux Éditions Trois-Pistoles.

Le jury a particulièrement apprécié la dimension humaine qui émane de ces contes:

« Dès les premières lignes, on entre de plain pied dans les histoires avec des personnages attachants et hauts en couleur... » — « Pour un livre qui raconte le Québec de l'intérieur, à travers les humbles qui ont bâti le pays, ceux dont les livres taisent les exploits... » — « On tombe sous le charme de la découverte d'un Québec méconnu... »

ISBN 2-89583-103-3 • 200 pages • 19,95 \$

Un livre à savourer au soleil d'été!



## LITTÉRATURE

## Vertigineusement poétique



Suzanne Giguère

Né au Mexique en 1951, Alberto Ruy-Sanchez est l'auteur d'une tétralogie dionysiaque centrée sur le désir ayant pour cœur Mogador (aujourd'hui Essaouira). Point de rencontre entre les navigateurs de l'Atlantique et les caravaniers du Sahara, entre deux infinis, la mer et le sable, la cité immémoriale marocaine a de tout temps inspiré les écrivains et les artistes. Livre après livre, le romancier mexicain réinvente cette ville d'art et de beauté pleine de charme et de mystère. Dans *9 fois 9 choses que l'on dit de Mogador*, il en fait la métaphore de la femme et du désir féminin à travers une prose vertigineusement poétique et sensuelle.

Chorégraphie amoureuse, partitions du désir, chant du corps, Alberto Ruy-Sanchez est passé maître dans l'art de transcrire le désir et de le condenser en mots. *9 fois 9 choses que l'on dit de Mogador*, ou l'érotisme comme affirmation de la vie dans un texte d'une beauté captivante.

## Foisonnement métaphorique

Tandis que le ciel se colore lentement de pourpre et que le soir tombe lentement sur le rivage, un poète suit Hassiba, sa bien-aimée, femme à la fois réelle et mythique. Les dernières lueurs du jour s'attardent sur les peaux mates des amants. Les humeurs du vent commandent leurs mouvements et rythme la fougue de leurs étreintes. «*Son intuition de réveur éveillé lui fait dire qu'il a l'impression de visiter Mogador, de parcourir un labyrinthe, quand il fait l'amour à Hassiba.*»

Après les délices de l'amour, les amants alanguis de chaleur, ensorcelés par les mélodies arabo-andalouses, retombent sans cesse amoureux l'un de l'autre. «*Un des deux finit par avouer, le feu aux joues: Ta voix me fait me sentir tout safrané.*» Il faut aimer se perdre dans cette écriture envoûtante où l'on discerne partiellement le réel de la fiction. Se laisser guider

dans les jeux labyrinthiques sans mur et sans limites du temps, de l'espace et de l'infini. Commence alors une longue promenade fantastique et poétique dans les méandres des rues de Mogador et une troublante rêverie intérieure.

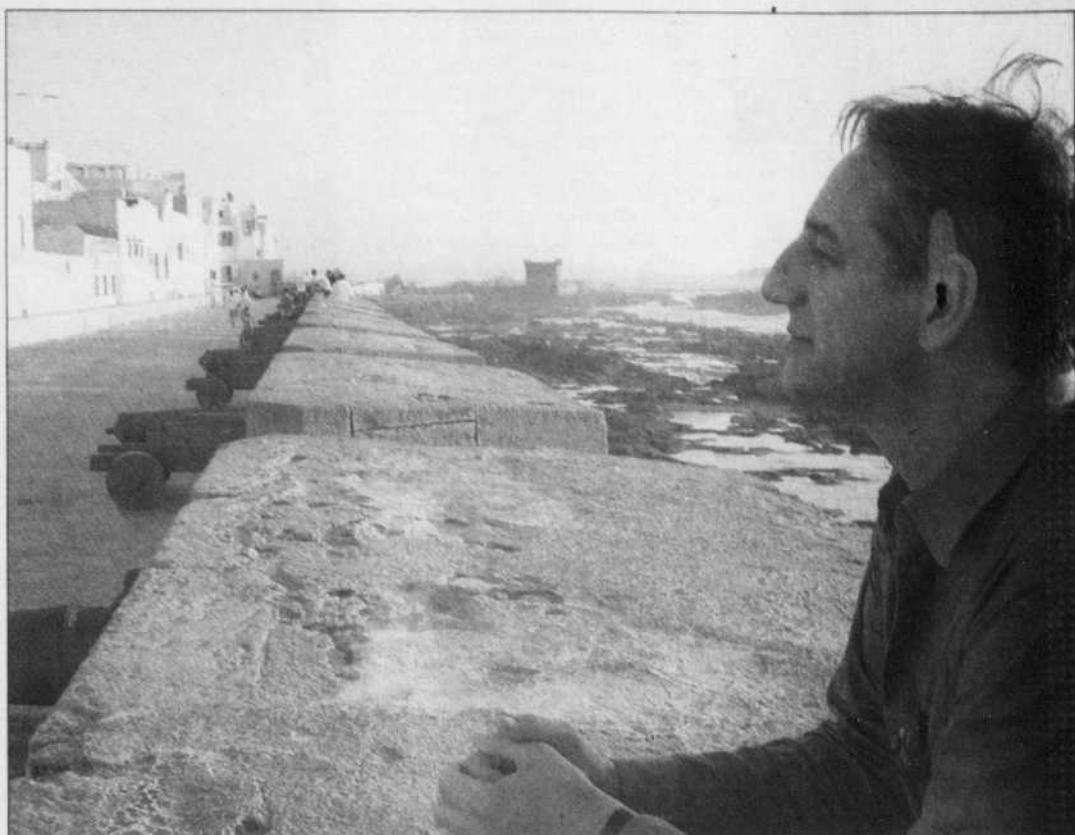
Maîtresse des jardins de Mogador, Hassiba raconte à son amant ce qu'elle sait de sa ville blanche et bleue. Le livre se fragmente en 81 textes miniatures précédés d'une annotation narrative — «*on dit que*» — comme si l'amante récitait. On dit qu'à Mogador, les paroles des amants sont considérées comme «*le noyau de l'acte amoureux. On les traite avec soin, on les garde et on les dit avec délicatesse.*»

Les images défilent, incroyablement fortes et suggestives, sentent les baumes antiques et la poussière, charrient les odeurs, les cris d'enfants ou des marchands de la cité. Elles ouvrent grandes les portes de l'univers poétique de l'auteur: les murailles de la ville piquetées de sel marin étincellent au soleil; les nuages recueillis dans les tissus brodés de coquillage racontent les catastrophes et les fêtes; le soleil s'arrête au zénith; la musique fuse des gestes des pêcheurs et des caravanes de sel de Tombouctou; les voix des Mogadiens imitent et surpassent les modulations de l'eau dans les fontaines de la ville; les cris des amants éclatent comme des pommes grenades et laissent sur leur peau plein de petits grains.

## Sous le signe du plaisir

À Mogador, royaume de légendes et de mystères, chaque nouveau livre est considéré comme une naissance ou l'heureuse arrivée d'un voyageur. Là-bas, on dit que les livres ont des pouvoirs étranges. «*Chaque fois que l'on en ouvre un, dans un autre endroit de l'univers une étoile explose, ou dans le nord du Canada commence la migration de deux cents millions de papillons qui parcourent cinq mille kilomètres pour passer l'hiver entre des volcans éteints du Mexique, ou les mers se retirent, ou toutes les chèvres grimpent dans les arganiers, ces arbres qui montent patiemment la garde à l'orée du Sahara.*»

On dit encore que dans les bibliothèques les livres sur les mers et les fleuves se tapissent de lichens, que les romans d'aventures ont des pages qui tournent plus vite, que les livres des mystiques s'ouvrent sans que nul ne les touche, que les livres s'aventurent au-delà de leurs pages et continuent de s'écrire dans la peau et la chair de ceux qui les lisent ou se contentent de les effleurer de la main ou du regard.



L'auteur mexicain Alberto Ruy-Sanchez

SOURCE LES ALLUSIFS

Sous le signe du plaisir et de la jouissance purs, *9 fois 9 choses que l'on dit de Mogador* tisse les échos secrets de l'art d'aimer dans un Mogador brûlant largement réinventé. La mystérieuse alchimie verbale d'Alberto Ruy-Sanchez fait de lui un peintre des rêves éveillé. Le romancier possède à merveille cet art subtil et allusif qui plonge le lecteur dans un état second où la réalité prend un relief étrange. Il rejoint par la beauté surprenante de son style la grande tradition des poètes latino-américains. On sort de la lecture de ce roman incomparable, traduit avec une vitalité poétique manifeste,

tout ruisselant d'images et avec un peu de poussière de Mogador dans les yeux.

## Collaboratrice du Devoir

## 9 FOIS 9 CHOSES QUE L'ON DIT DE MOGADOR

Alberto Ruy-Sanchez  
Traduit de l'espagnol (Mexique) par Gabriel Jaculli  
Les Allusifs  
Montréal, 2006, 72 pages

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## La condition humaine

Un premier recueil de nouvelles sensibles et achevées de Caroline Montpetit

CHRISTIAN DESMEULES

Ce sont onze nouvelles qui sont presque toutes traversées par une mélancolie persistante. Des histoires courtes qui épinglent des instants de bonheur auxquels succèdent, jamais très loin derrière, le doute, la peur, l'oubli ou la chute.

*Tomber du ciel*, premier envoi littéraire de Caroline Montpetit, journaliste depuis une quinzaine d'années au *Devoir*, donne vie à un large éventail de personnages en chute libre qui croient — ou qui ont cru — à leurs rêves, mais qui éprouvent parfois durement les rigueurs de la gravité terrestre. Un ex-détenu tout juste sorti de prison qui n'arrive pas à supporter le poids de sa nouvelle liberté (*La Visite*), les désillusions et la descente aux enfers d'un joueur compulsif qui n'a pas pu se libérer de sa condition d'éternel perdant (*La Route du ciel*), les cauchemars amoureux et les surprises d'un homme qui doit bientôt se marier avec celle qu'il croyait être la femme de sa vie (*La Vie rêvée*).

Ailleurs, une jeune professionnelle se heurte, dans son désir d'avoir un enfant, à des obstacles qu'elle n'avait pas envisagés (*Postérité*) et examine la source lointaine de ce besoin qu'il lui faut combler. «*Peut-être l'avait-il toujours suivie en silence, comme un chien qui vous adopte malgré vous dans la rue et qui ne vous abandonne plus.*»

Avec une forte sensibilité, Caroline Montpetit trace les contours flous de la condition humaine. La vie, la mort, l'amour — avec ses illusions et ses bonheurs réels — tissent ainsi la trame de ces histoires sans happy end.

L'amour peut-il nous sauver? Le bonheur à deux est-il une panacée? Un leurre? Une ancre plutôt qu'une bouée? Ainsi, dans *La Lettre*, une femme attend vainement que l'homme dont elle est amoureuse quitte de manière définitive sa femme. «*Il lui était apparu comme une bouée, la promesse d'un avenir possible.*» Au nom d'un futur incertain, comme d'autres personnages de cette dizaine de nouvelles, Anne néglige de goûter le présent et vit dans l'attente toujours déçue d'une révélation. Pour le meilleur et trop souvent pour le pire.

Dans *Un vieil homme*, la première des nouvelles, à la suite d'un coup de cœur, une jeune femme fait l'acquisition d'une maison de campagne qui était le dernier refuge d'un homme malade. «*Peut-être venait-il de rompre son lien le plus important avec le monde. Il me semblait que là où il allait, même l'amour le fuyait. Et moi qui possédais désormais les clefs de la joie, je restais seule avec la vie.*»



Caroline Montpetit

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

À l'autre extrémité du recueil, une vieille femme atteinte d'une maladie qui a toutes les apparences de l'alzheimer voit la mort l'envahir doucement (*Requiem*). Le monde qui l'entoure et son propre corps défaillant lui apparaissent désormais dans toute leur étrangeté.

Parfaitement mûries, taillées avec un savoir-faire d'orfèvre et servies par une écriture sobre — qui aurait sans doute pu, cela dit, faire montre de plus de personnalité —, les nouvelles de *Tomber du ciel* possèdent la densité qu'il faut pour être goûtées et relues. Il faut aussi souligner la délicate unité de ce recueil, où toutes les nouvelles semblent reliées entre elles par un fil invisible de retenue et d'émotion suggérée.

Collaborateur du Devoir

TOMBER DU CIEL  
Caroline MontpetitBoréal  
Montréal, 2006, 128 pages

LIBRAIRIE

## BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetez à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)  
bonheurdoccasin@bellnet.caNOUS NOUS DEPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,  
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

## Neil BISSOONDATH

### La Clameur des ténèbres

« Porté par un style éblouissant, ce nouveau roman de Neil Bissoondath nous confronte à nos peurs [...]. Des personnages inoubliables, formidablement bien campés, immortalisés par un portraitiste hors pair. \*\*\*\* »  
Marie-Claude Fortin  
*La Presse*

« Neil Bissoondath mêle les cartes et brouille tous les signaux, dans un roman qu'il place habilement sous l'influence d'*Au cœur des ténèbres* de Conrad. [...] C'est surtout d'une fascination de romancier pour les méandres de l'âme humaine qu'est né ce livre. »  
Christian Desmeules  
*Le Devoir*

Roman  
480 pages • 29,95 \$

**Boréal**  
www.editionsboreal.qc.ca

## LITTÉRATURE

## Le blues de l'abattoir



Louis Hamelin

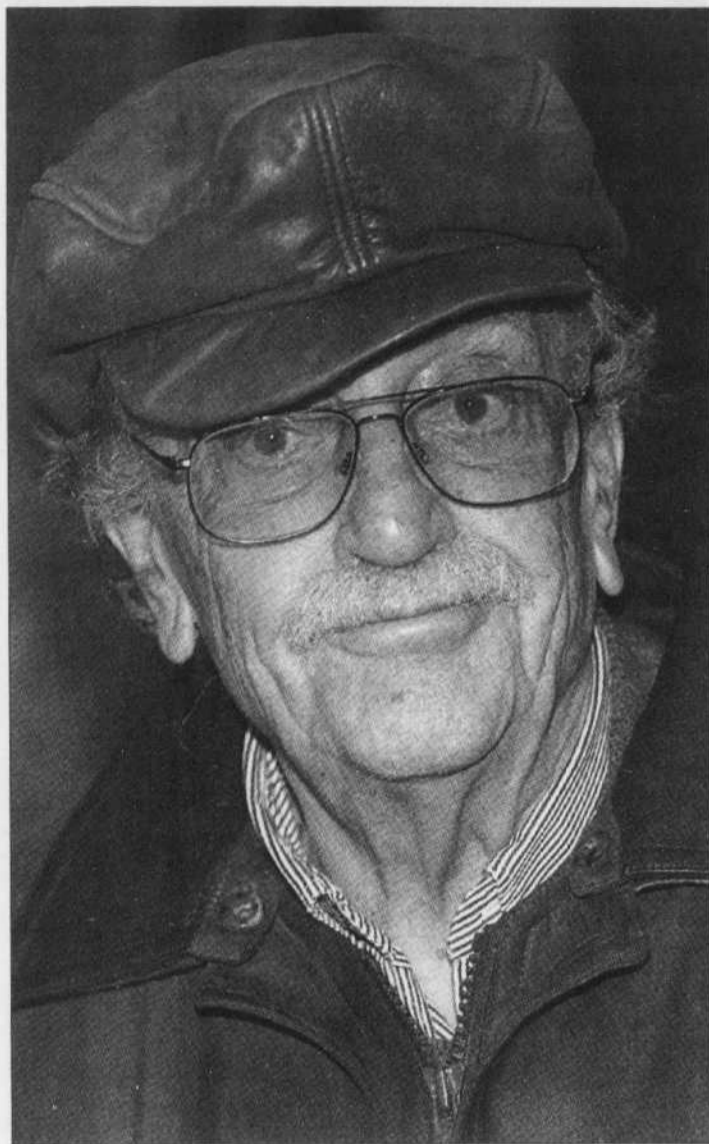
Question: qu'est-ce qui est aujourd'hui plus rare que des citoyens encore vivants ayant participé à la Deuxième Guerre mondiale? Des écrivains encore vivants ayant participé à la Deuxième Guerre mondiale. Pour s'en tenir aux seuls États-Unis: Mailer, évidemment, dont le séjour dans les îles du Pacifique, quelque part entre *Moby Dick* et *Apocalypse Now*, donnera *Les Nus et les Morts*... Salinger, dont le chemin croise, dans le Paris d'août 1944, celui d'un Ernest Hemingway fort occupé à libérer les caves du Ritz... Et puis le vieux Kurt Vonnegut Jr. qui, tiens tiens, a maintenant, signe du temps qui passe, laissé tomber le junior de son nom... Sans doute une simple question de décence: il faut être au bas mot octogénaire pour, aujourd'hui, témoigner à la première personne du conflit le plus sanglant de l'histoire de l'humanité. Mais le temps, ce n'est vraiment rien, pour Vonnegut Jr.; le temps n'est qu'une dimension de plus où partir en voyage, un prolongement secret de l'espace, un continent qui soupire après ses explorateurs, un futur parc d'attraction attendant les premiers visiteurs venus de Trafalgor, comme le savent bien les initiés qui, comme pour d'autres, le «*Longtemps je me suis couché de bonne heure*» de Proust, le «*Ça a débuté comme ça*» de Céline et autres «*Hier, maman est morte*» n'ont pas oublié l'incipit d'*Abattoir 5*: «*Ohé, Billy Pellerin a décollé du temps.*»

*Abattoir 5*: chef-d'œuvre injustement méconnu du roman américain. Les Européens ont eu leur Dada et leurs surréalistes (obligés, les pauvres, de subir le sérieux grotesque et dogmatique d'André Breton). Mais pour trouver une veine proprement américaine de cet idéal-de-la-farce-permanente et du délire-consideré-comme-art-et-comme-arme, il faut attendre les années 60 et regarder émerger, dans et autour de la contre-culture, des types comme Vonnegut Jr., Tom Robbins et Richard Brautigan. Vonnegut et son Billy Pellerin, cet optimiste qui, rescapé du gigantesque barbecue de Dresde et possédant la faculté d'effectuer des allers-retours imprévisibles dans le temps, se sait appelé à finir ses jours derrière les barreaux d'un zoo trafalgorien en compagnie d'une platurieuse starlette terrienne, sont un peu les précurseurs de cette joyeuse race d'hurluberlus.

## Bijou en forme de pied de nez

Nos écrivains préférés sont des amis chers qu'il nous arrive de perdre de vue, parfois pendant des années. La dernière fois que, par l'intermédiaire d'un magazine américain (peut-être le *New Yorker*), j'avais eu des nouvelles de Vonnegut Jr., il travaillait à un roman «écologique» sur les îles Galapagos. On m'assure que le livre, dont la version française a paru en 1987, est du vrai Vonnegut: particulièrement délirant.

Depuis, deux autres titres: *Barbe-Bleue* (1988) et *Abracadabra* (1992). Mais où étais-je? Que faisais-je pendant ce temps? Une seule certitude: je devais me prendre drôlement au sérieux pour avoir oublié l'existence de Kurt Vonnegut Jr. Or le voici de nouveau, l'impayable Grand Rigolo, le père de Kilgore Trout, avec un livre tout aussi inclassable que les catégories mentales fréquen-



Kurt Vonnegut

tées par son auteur: un brûlot et un bijou en forme de pied de nez, décapant pamphlet antiméricain signé par le plus pété des vétérans et testament politique à l'ointement autobiographique. Quand il m'arrive de désespé-

rer du pays de George Bush, c'est vers ses écrivains que je me tourne: des géants gouvernés par des nabots. Le jour où les Chinois auront le doigt sur le piton atomique, il faudra, en secourables voisins que nous sommes,

construire une arche et tâcher d'aller en sauver le plus grand nombre possible: Susan Sontag, Doctorow, Philip Roth, Tom McGuane... Non, pas Dan Brown.

Vonnegut Jr. est, je l'ai déjà dit, un rigolo. Il n'est pas évident d'arriver à le lire sans se donner quelques claques sur les cuisses. Mais c'est aussi un digne monsieur qui a survécu au bombardement sans doute le plus stupide de toute l'histoire militaire, véritable holocauste et crime de guerre qui continue de salir la mémoire du haut-commandement allié: le four de Dresde et ses 135 000 victimes réduites en cendres en l'espace de pas grand temps. Et quand un tel homme, ayant fait partie de la poignée de prisonniers de guerre sortis indemnes de l'abattoir (au sens propre) où ils avaient trouvé refuge, prend la plume pour nous parler de l'Amérique de Bush, celle de la bêtise abrutiante des moyens d'information, des psychopathes ordinaires et de la croisade irakienne, il convient de le lire avec attention, la lippe tout juste tordue en coin par un sourire incrédule. Car Kurt Vonnegut Jr., c'est Michael Moore sur l'acide. Exemple typique d'humour vonnegutien: «*J'ai des bonnes et des mauvaises nouvelles pour vous. Les mauvaises nouvelles, c'est que les Martiens ont débarqué à New York et se sont installés au Waldorf Astoria. Les bonnes nouvelles, c'est qu'ils ne mangent que des sans-abri de toutes les couleurs, hommes, femmes et enfants, et qu'ils pissent de l'essence.*»

La plupart du temps, il est capable, même dans le genre déjanté qui est le sien, de faire montre d'un peu plus de subtilité. Et nous met lui-même en garde: «*Dorénavant, je vous dirai quand je suis en train de plaisanter.*» Sur la dépendance au pétrole: «*Comme tant de drogués sur le point d'être en manque, nos dirigeants commettent à présent des crimes*

violents... » Sur la musique: «*Le remède à l'épidémie de dépression dans le monde entier est un cadeau qui a pour nom le blues.*» Sur l'avenir de notre écosystème: «*J'ai l'impression que tout le monde vit comme les membres des Alcooliques anonymes, au jour le jour.*» Sur l'Amérique: «*Au cas où vous n'auriez pas remarqué, nous sommes désormais craints et haïs dans le monde entier comme l'étaient autrefois les nazis.*» Sur la littérature et les livres: «*L'Amérique que j'aime existe toujours dans nos bibliothèques publiques.*» Sur la sainteté: «*Par saint, j'entends toute personne qui se comporte de manière honorable dans une société parfaitement avilissante.*» Sur la prochaine révolution (et le prochain défilé de la fierté) (a)sexuelle: «*J'attends impatiemment le moment où le président des États-Unis, qui ne baisera probablement pas non plus ce soir, décrètera le jour des Asexués. Sortant des placards, nous défilons par millions. Épaule contre épaule, menton dressé, nous paraderons dans les grandes rues de nos villes, en riant comme des hyènes de cette démocratie affolée par les nichons.*» Sur sa vie: «*Je n'ai vraiment voulu qu'une chose: procurer le soulagement du rire. Mission accomplie.*»

Et à propos du «circuit de l'imagination», cette dernière remarque, comme un brillant plaidoyer: «*Un livre est une combinaison de vingt-six symboles phonétiques, dix chiffres et environ huit signes de ponctuation. Et les gens peuvent poser les yeux là-dessus et contempler l'éruption du Vésuve ou la bataille de Waterloo.*» SVP, lisez donc celui-ci.

Collaborateur du Devoir

## UN HOMME SANS PATRIE

Kurt Vonnegut  
Denoël  
Paris, 2006, 134 pages

## Le désenchantement de Florence Delaporte

GUYLAINE MASSOUTRE

Florence Delaporte, dans *La Chambre des machines*, décrit avec une intelligence très vive les torsions du monde actuel. Elle raconte l'histoire d'une femme de carrière, responsable d'un petit écomuse, qui, lasse de Paris, décide d'aller travailler en province. Un fond d'analyse politique très juste sert la cause romanesque, revigorante et saine jusque dans la pirouette finale.

Fragile, non compétitive, compétente mais seule — c'est là un crime encore impardonnable en 2006 —, cette femme talentueuse et entreprenante se heurte rapidement à la méchanceté de ceux qui la côtoient, convoitent son poste, la dénigrent et lui infligent toutes les peurs dans lesquelles finalement elle tombe, comme on passe la tête dans un nœud coulant pour se pendre.

D'une originalité absolue, Delaporte a confié le mandat du rire et du drame à un chœur de machines dotées de voix, qui font entendre les ragots, les névroses et les émotions du lieu clos. Rotafrotteuse, décatisseuse, expressive, enlaseuse de carton... chacune donne son nom à un chapitre. C'est l'occasion pour l'auteure de rendre hommage, de manière inattendue, au monde textile d'hier. Elle sait en tout de quoi elle parle, jusqu'aux sons mêmes des machines en action, qu'elle a traités dans sa composition comme un orchestre de musique sérielle.

## De la comédie à la révolte

Distance intellectuelle, fantaisie de composition, légèreté de parole, sans concession aucune à la gravité du diagnostic... Delaporte raconte une aventure symbolique à deux voix: celle de machines à

filer et à tisser et celle d'une narratrice qui se débat dans un monde soumis à de grandes contradictions. Ce roman montre combien la culture et le monde politique ne font pas bon ménage.

On pourrait en dire autant, chez elle, de toute la mécanique du travail, des relations humaines, des rapports hommes-femmes. Par son humour cruel et sa critique acerbe, cette écriture s'apparente à celle de Lydie Salvayre, qui marie si bien l'humanisme et la rage sublime sans sacrifier les nuances.

À quelques heures de Paris, à Belarbe — lieu emblématique —, Françoise tente de gérer les restes de l'ère industrielle et la récupération du passé. Son écomuse, coincé entre l'ethnographie et les collectivités qui le commandent, étouffe entre les fins électro-rales et personnelles des uns et la bienveillance de sa responsable.

Pour se déprendre, la machine s'emballe. À force de conflits et de relations tendues, la femme craque. Paranoïaque, emprisonnée dans ses peurs, elle doit trouver le chemin difficile des personnes seules, autonomes et sans clan, qui n'avaient pas prévu que la bêtise, le conservatisme et la vulgarité les frapperait si fort par derrière.

Cette écriture de femme est parfaitement décapante. Les souffrances mentales, engendrées par les contradictions de notre époque, sont rarement aussi bien décrites. Le personnage fait corps avec l'écrivaine et demeure humain, angoissé, paralysé et traqué, jusqu'à ce que le lecteur perçoive en elle les traits grotesques engravés dans maints autopsies traités du XXI<sup>e</sup> siècle. C'est aussi touchant que comique, aussi brillant qu'acide.

Collaboratrice du Devoir

## LA CHAMBRE DES MACHINES

Florence Delaporte  
NRF Gallimard  
Paris, 2006, 220 pages

## LA PETITE CHRONIQUE

## Noter sa vie

Gilles Archambault

J'avoue d'entrée être un incondicional de Calaferte. J'attends avec impatience la parution de ses Carnets. *Traversée* est le douzième tome d'une entreprise commencée en 1956 et dont la publication a commencé en 1980. La période couverte dans le livre dont il est question ici concerne l'année 1990.

Que nous racontent ces notes prises au jour le jour? Calaferte ressent déjà les atteintes de la maladie qui l'emportera quatre ans plus tard. La mort est de plus en plus présente dans ses préoccupations. S'il demeure le révolté qu'il a été, s'il refuse la laideur du monde, il se réfugie de plus en plus dans un mysticisme prégnant. L'érotisme fulgurant de ses premiers livres a laissé place à une presque sérénité que traversent des heures de profond désespoir, dont les Carnets des débuts étaient une exemplaire illustration.

Calaferte est souvent alité. Il se désespère de ne pouvoir entre-

prendre des ouvrages de longue haleine, de ne pouvoir peindre comme il l'entend. Pourtant, son imposante bibliographie le prouve, il ne cesse d'écrire. Sa femme lui en fait la remarque, sa femme qu'il décrit une fois de plus comme la compagne idéale, comme la complice de toujours. Pour le lecteur familier de ses Carnets, il ne fait aucun doute qu'elle mérite l'hommage. «*Mon admirable, mon adorable femme, si dignement forte... Quelque fois, je lui retrouve son petit visage de jeune fille et cela m'émeut plus que je ne saurais le dire.*» Cette notation, reproduite en quatrième de couverture, donne un juste aperçu des sentiments d'un écorché vif pour qui le passage des années aura au moins apporté cette assurance.

Reste la peur de la mort, une sensation d'effroi qui remonte à l'enfance. «*Ces jours ensoleillés avaient inexplicablement pour moi un goût de mort. J'étais à côté de la vie. Je n'avais à cette époque guère plus de six ou sept ans. Ma violence m'aidait à conjurer, en partie, ce remuement intérieur nauséux.*»

Ce qui ne l'empêche pas de prétendre: «*J'ai traversé la vie en enfant — et, s'il se peut, souhaite de la même façon approcher la mort.*» La vieillesse, dont il parle de plus en plus, apparaît peut-être comme un apaisement. Restent les angoisses, les appréhensions. «*Le vieillissement nous enseigne que notre vie est un vide.*»

Sa vie d'écrivain, Louis Calaferte l'a vécue loin des milieux parisiens de l'édition. Il écrit: «*Toute concession à l'esprit du temps est une amputation.*» En 1990, il n'est plus tellement fréquent à notre auteur d'assister comme il le faisait précédemment à la création de ses pièces dans de petits théâtres de repertoire parisiens ni de visiter comme il le souhaiterait les ateliers de peintres amis.

Le lecteur incondicional que je suis, qui connaît la trajectoire difficile qu'a suivie ce fils de plâtrier italien qui a changé son destin à la suite d'efforts inimaginables, ne peut que frémir à la pensée de ce qu'a pu être cette vie à son déclin. Heureusement pour lui, il y a la foi. «*Notre unique recours est la Grâce.*» Et aussi: «*Chacun de nous doit un jour apprendre qu'il n'y a de majeur que Dieu et la Mort.*» Ne jamais oublier que dans *Le Spectateur immobile* (Carnets IV) il écrivait: «*Souvent je me demande de quelle manière j'accueillerai ma mort.*»

Collaborateur du Devoir

## TRAVERSÉE

CARNETS XII 1990

Louis Calaferte  
Gallimard/L'Arpenteur  
Paris, 2006, 270 pages

**DÉCOUVREZ, DÉTENDEZ-VOUS, ÉVEILLEZ VOS SENS**  
village tricentenaire baigné par le fleuve et si beau à visiter, rencontres chaleureuses, lectures envoûtantes, saveurs de nos produits régionaux, tables généreuses, ambiance festive des veillées d'autrefois.

**Festival des écrits de l'ombre**

Sous la présidence d'honneur de Mme Esther Croft

De nombreux auteurs à rencontrer, leurs écrits à découvrir : roman, poésie, essai, biographie, scénario de film, textes de chanson, de théâtre...

à 20 minutes de Québec  
**SAINT-ANTOINE-DE-TILLY**  
20 et 21 mai 2006  
beau temps, mauvais temps

Dès 10h00 :  
Salon des auteurs,  
Lectures publiques simultanées en différents lieux du village,  
Visite guidée du village et de son architecture,  
Exposition agroalimentaire des produits régionaux,  
Veillées en plusieurs lieux du village :  
boîtes à chansons, veillées littéraires, de poésie, de conteurs, de théâtre, d'humour...

Venez faire vibrer vos sens et faire la tournée avec nous. Bienvenue à toute la famille, entrée libre.

[www.ecritsdelombre.com](http://www.ecritsdelombre.com)

**Olivieri**  
librairie • bistro

**LECTURE OLIVIERI - LE NOROÏT**

GUY CLOUTIER,  
AFFÛTS

HUGUES CORRIVEAU,  
PAROLES POUR UN VOYAGEUR

LUC LECOMTE,  
DANS L'OMBRE SACCAGÉE DU DESIR

KATERINE CARON,  
CETTE HEURE N'EST PAS SEULE

Dimanche 21 mai  
à 15 heures

5219, Côte-des-Neiges  
739.3639

**Le Charlebois**  
nouveau est arrivé

**JEAN CHARLEBOIS**  
PETITES NOUVELLES...

Dix nouvelles accompagnées d'illustrations en couleurs de Madeleine Lemire

[www.heuresbleues.com](http://www.heuresbleues.com)

Les heures bleues

## ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## L'État, voilà l'ennemi

Nathalie Elgrably ne fait pas de mystère de ses convictions idéologiques



Louis Cornélius

Chercheuse associée à l'Institut économique de Montréal et chroniqueuse au *Journal de Montréal*, Nathalie Elgrably ne fait pas de mystère de ses convictions idéologiques. Dans *La Face cachée des politiques publiques*, son premier essai, elle écrit : «On attribue souvent au capitalisme tous les troubles économiques de la planète. C'est une erreur. Le capitalisme n'est pas le problème, il est la solution.» Aussi, puisqu'elle est consciente qu'un discours si radical est loin de faire l'unanimité, elle entend faire la démonstration de sa pertinence dans une démarche en deux parties. Elle nous propose, d'abord, une leçon d'économie néo-classique 101 qui «présente de manière simple et concise les principaux réflexes à adopter pour penser comme un économiste» et entend, ensuite, de détruire certains «mythes économiques» qui, quoique inspirés par de bonnes intentions, finissent par rater leurs objectifs.

Pédagogue très efficace, qui manie avec brio l'art de l'exemple parlant, Nathalie Elgrably nous introduit donc aux notions économiques de rareté, de choix, de coût d'opportunité, d'agir rationnel, d'incitation par les prix, tout en insistant sur les lois de l'offre et de la demande, qui «sont des vérités incontournables, à l'instar des lois de la physique». Sa thèse principale affirme que, laissé à lui-même, le marché débouche nécessairement sur l'équilibre général : «Surplus et pénuries sont donc le résultat de manipulations des

prix qui font fi du fonctionnement des lois de l'offre et de la demande.»

Dans un chapitre qui se veut une charge contre les catastrophistes qui accusent le capitalisme de mener le monde à sa perte, elle se fait réconfortante et pointe plutôt le véritable danger qui nous guette : «La fin du monde n'aura pas lieu, car nous portons en nous la solution aux problèmes qui se posent dans l'avenir. Il reste malheureusement une crainte fondée, celle de voir des structures étatiques et bureaucratiques nous enfermer dans un carcan qui étouffe toute initiative privée et annihile le génie humain.» L'État, donc, comme ennemi du marché salvateur.

Habile à convaincre, Nathalie Elgrably, drapée dans le manteau de la science économique, ne dit pourtant pas tout. Ce ne sont pas, en effet, «les» économistes qui pensent comme elle, mais «des» économistes. D'autres, comme le Français Jacques Généreux, auteur de l'indispensable essai d'inspiration néokeynésienne intitulé *Les Vraies Lois de l'économie* (Le Seuil, 2005, pour l'édition intégrale), contestent ces «vérités». Généreux, par exemple, accuse les néo-classiques (ou néolibéraux) d'avoir créé un *Homo economicus* qui réduit l'humain à sa seule dimension économique et de rater, par là, l'essentiel. Au sujet des lois de l'offre et de la demande, notamment, il souligne que, laissées à elles-mêmes, elles ne produisent qu'un déséquilibre général. «Ainsi, écrit-il, des entreprises confrontées à un recul inattendu de leur demande réduisent leur production et l'emploi au lieu de baisser les prix; elles transmettent ainsi le déséquilibre du marché des biens vers le marché du travail; les travailleurs qui perdent leur emploi et ceux dont les salaires baissent freinent leur consommation et aggravent ainsi le déséquilibre sur le marché des biens, etc.» On constate, par ce simple exemple, que le scientis-

me des néo-classiques ne rend pas compte d'une économie nécessairement humaine. Comme l'écrit Généreux : «Lancez une pierre en l'air et vous pouvez être certain qu'elle retombera au sol. Lancez la même pierre sur quelqu'un et vous ne serez jamais sûr de sa réaction.» Par chance, il n'y a pas que les néolibéraux qui sont pédagogues!

## Démagogie et sophisme

Il faut néanmoins reconnaître à Nathalie Elgrably de grandes qualités à cet égard. Pour le profane, ses démonstrations, simples et bien menées, même si elles ne sont pas exemptes de démagogie, apparaissent comme convaincantes. Ses critiques de la méthode des retombées économiques, de la politique du contrôle des loyers et du discours antimondialisation sont particulièrement efficaces. Le néophyte qui rejette le néolibéralisme par conviction ressentira, à les lire, un malaise, mais il peinera à les réfuter tant elles sont habilement présentées. Il ne devrait pas, toutefois, se laisser bluffé par ce discours qui relève souvent de la sophistique.

Prenons, par exemple, cette thèse selon laquelle la loi sur le salaire minimum, en imposant des salaires plus élevés que ceux que le marché aurait fixés, «fait disparaître des emplois et est une source de chômage». Elle peut, au premier coup d'œil et si on laisse la morale de côté, sembler impeccable. Il n'en est pourtant rien. Dans *Les Vraies Lois de l'économie*, Jacques Généreux écrit que, «au niveau macroéconomique, il n'existe pas de liaison significative entre l'emploi et le coût relatif du travail». Des preuves? Les pays en développement à très bas salaires ont les taux de sous-emploi les plus élevés et «les pays les plus compétitifs et structurellement excédentaires dans les échanges extérieurs sont souvent des pays à travail cher [Allemagne et Japon, notamment]». Autre élément : si tous baissent le coût du

travail pour être plus compétitifs, personne ne l'est plus, et ce ne sont que les profits qui augmentent. D'ailleurs, ajoute Généreux en citant Keynes, «la chute du pouvoir d'achat des salariés accentuerait l'insuffisance de la demande et donc aussi le recul de la demande de travail». Elgrably, qui insiste à plusieurs reprises sur la nécessité d'évaluer les politiques économiques à long terme, s'adonne elle-même à la courte vue dans ce dossier.

Récemment, dans *Le Journal de Montréal* (12 avril 2006), elle entonnait un des plus puissants mythes économiques de l'heure en affirmant «qu'il faut créer de la richesse avant de pouvoir la redistribuer». Keynes, pourtant, avait déjà démontré la logique inverse, celle du «cercle vertueux égalité-croissance», selon laquelle, en transférant des ressources des classes riches vers les classes populaires, on contribue à la bonne santé de l'économie. Généreux, qui rappelle cette proposition, mentionne aussi une étude de François Bourguignon qui «a établi l'existence d'un lien positif et significatif, d'une part entre le degré d'égalité et le taux de scolarisation secondaire, d'autre part entre ce dernier et le taux de croissance». La redistribution, donc, qui passe par l'interventionnisme étatique, ne suit pas la croissance; elle la stimule.

Nathalie Elgrably est une redoutable argumentatrice. Or, en présentant ses thèses comme scientifiques, elle trompe le public qui devrait savoir qu'il a affaire à une idéologie.

louiscornelius@parroinfo.net

## LA FACE CACHÉE DES POLITIQUES PUBLIQUES

Nathalie Elgrably  
Logiques/Institut économique  
de Montréal  
Montréal, 2006, 336 pages

## Monique Ilboudo, militante et ministre

ANNE-MARIE BRUNELLE

Situé au cœur du Sahel, le Burkina Faso fait très rarement les manchettes. Il s'y bâtit pourtant depuis 1991 une société de droit démocratique à laquelle Monique Ilboudo participe activement. «Je me veux citoyenne du vaste monde, convaincue de l'unité de l'espèce humaine, mais je sais qu'on ne peut être une bonne citoyenne du monde si l'on n'est pas une bonne citoyenne de son pays», écrit-elle dans son essai intitulé *Droit de cité - Être femme au Burkina Faso*, publié aux Éditions du Remue-ménage. Cet engagement lui a fait accepter, en 2000, les responsabilités du ministère de la Promotion des droits humains. Cette ministre est cependant dotée d'une liberté de parole inimaginable ici. «Je suis une militante d'abord et je ne crains pas les bagarres politiques», affirme Monique Ilboudo.

Droit de cité, avec son style incisif, son irrévérence devant les idées reçues et la rigueur de ses arguments, témoigne éloquemment de cette liberté. L'auteure y reprend notamment des textes publiés dans des journaux jusqu'en 2001 et des extraits de sa chronique, «Féminin pluriel», qui traitait de la condition des femmes.

## Un portrait sans complaisance

Divisé en trois parties — un corps à soi, une chambre à soi et la cité à tous —, son essai dresse un portrait sans complaisance, mais rempli d'espoir, du chemin parcouru pour assurer l'égalité des droits aux femmes burkinabé. Juriste, Monique Ilboudo s'appuie principalement sur les arguments du droit et le régime juridique et législatif de son pays pour faire évoluer la situation des femmes. «Des changements qui bénéficient à tous», signale-t-elle.

La femme peut aujourd'hui refuser la polygamie dans le contrat nuptial

L'auteure, qui s'insurge vigoureusement contre les thèses du relativisme culturel, interpelle d'ailleurs les institutions internationales et les pays signataires de la Déclaration des droits de l'homme. Selon elle, on ne peut légitimer des atteintes aux droits sous de fallacieux prétextes de différences culturelles. «Sur des questions comme l'excision, le respect de la différence rime avec indifférence», lance Monique Ilboudo, qui dénonce ces pratiques barbares qui, dans le silence et la clandestinité, ont cours au Canada, en France et dans de nombreux autres pays occidentaux. «On ne négocie pas le droit à l'intégrité physique. Si vous avez besoin d'arguments pour lutter contre les mutilations, nous pouvons certainement vous aider», dit-elle en souriant.

Au Burkina Faso comme ailleurs, l'égalité pour les femmes passe par le droit du corps, mais aussi par l'accès à l'éducation, la participation à la vie publique et le mariage. Si la polygamie est encore légale au Burkina Faso, Monique Ilboudo estime que le droit commun change. La femme peut aujourd'hui refuser la polygamie dans le contrat nuptial. «Je ne suis pas d'accord avec la situation actuelle, mais j'accepte que ces changements s'opèrent par étape.» Informée des discussions sur la décriminalisation de la polygamie au Canada sous prétexte de protéger le droit des femmes, elle soupire : «Ça ne nous aide pas dans nos luttes. Vous ne pouvez accepter ces reculs du droit.»

Collaboratrice du Devoir

## DROIT DE CITÉ

ÊTRE FEMME

AU BURKINA FASO

Monique Ilboudo

Éditions du remue-ménage  
Montréal, 2006, 168 pages

## Zinn, historien engagé

ROBERT COMEAU

L'auteur d'*Histoire populaire des États-Unis* raconte dans son autobiographie les luttes auxquelles il a participé, contre la discrimination raciale alors qu'il était enseignant à Atlanta, contre la guerre au Vietnam ou plus récemment contre celle en Irak ou contre l'OMC. Celui qui a vécu son enfance dans les taudis de Brooklyn des années 1930 et travaillé comme apprenti aux chantiers navals avant de rejoindre l'Air Force devint, après la guerre, un pacifiste et un infatigable batailleur pour une société plus égalitaire. Il raconte ici l'histoire de ses interventions dans des *sit-in* et *teach-in*, marches et assemblées de protestations, à l'université comme au tribunal, accompagnée de ses réflexions de militant et d'analyses de la conjoncture historique.

Dans sa conception de l'histoire, les militants et les mouvements populaires jouent le rôle central. Il souligne le rôle des manifestants contre la discrimination raciale, des déserteurs pour la paix, des syndicalistes rebelles et d'activistes pacifistes pour la justice sociale. Zinn raconte comment, à partir des plus légers mouvements d'indignation et de signes diffus de résistance, le mouvement de protestation prend de l'ampleur.

Zinn entreprend ses études à la New York University à 27 ans après avoir été sous-lieutenant dans l'aviation américaine. Sa thèse d'histoire terminée à la Columbia University en 1956, il occupe pendant sept ans un poste de professeur au Spelman College d'Atlanta, où il enseigne à des étudiants noirs, à l'époque du Mouvement des droits civiques. Il en tire une leçon importante : «Il est facile de confondre silence et résignation». On voit le militant et universitaire témoigner comme expert dans des procès intentés aux militants d'action directe et s'engager à fond dans le mouvement pour l'égalité.

Congédié en 1963, il poursuit sa collaboration avec le Student Non-violent Coordinating Committee, organisme fondé en 1960 qui est à l'origine d'occupations de cafétérias, des marches pour la liberté et des campagnes d'inscription des Noirs sur les listes électorales des années 1960. Zinn deviendra le conseiller de cet organisme plus radical que celui de Martin Luther King.

Alors que la première partie de l'ouvrage aborde les luttes du mouvement des droits civiques et les stratégies d'activisme politique, Zinn nous raconte dans la deuxième partie comment celui qui s'était engagé dans l'armée de l'air en 1943 pour combattre le fascisme devient pacifiste et partage souvent

l'estrade avec Noam Chomsky. Professeur au département de science politique de l'Université de Boston en 1964, au moment de l'escalade de la guerre américaine au Vietnam, il sera de toutes les luttes pour la liberté d'expression sur le campus et dans de nombreuses manifestations.

Après avoir quitté l'enseignement en 1988, ce partisan de la désobéissance civile et de l'action directe non violente est resté très actif en continuant de publier des ouvrages d'historien et de faire paraître des articles sur l'actualité politique.

Les ventes de son *Histoire populaire des États-Unis* atteignent en 2005 un million et demi d'exemplaires, seulement aux États-Unis. Il participe au mouvement antimondialiste. On le retrouve à Seattle en 1999 dans les manifestations contre l'OMC. Il est l'un des principaux porte-parole du mouvement antiguerre qui combat la politique belliste de George W. Bush.

Cet intellectuel subversif très populaire a toujours suscité la controverse dans le milieu universitaire américain. Rejetant l'habituelle distance et neutralité de l'historien savant, il a toujours défendu un point de vue critique et engagé. S'il a toujours cru à la lutte des classes et à la nécessaire révolte des masses, il a vite déchanté par rapport aux pays socialistes. Son analyse critique, qui s'inspire d'un marxisme libertaire et puise dans l'anarchisme, en fait un penseur contestataire assez exceptionnel dans le monde universitaire. Étonnamment, son ouvrage respire l'optimisme : «*Histoire est pleine de ces moments où, contre toute attente, les gens se battent ensemble pour plus de liberté et l'ont finalement emporté.*» Il refuse de ne voir dans l'histoire qu'une suite de malheurs : «*Les êtres humains présentent un large éventail de caractéristiques, mais on met habituellement l'accent sur les pires d'entre elles, provoquant trop souvent le découragement et étouffant l'esprit de lutte. Pourtant, l'histoire le prouve, cet esprit de lutte refuse de se soumettre... et ma vie fut pleine de ces individus, ordinaires et extraordinaires, dont la seule existence m'a donné espoir.*» Cette autobiographie est une formidable leçon d'enthousiasme et d'optimisme sans illusions. Sa conclusion a justement pour titre : «*Des raisons d'espérer.*»

Collaborateur du Devoir

## L'IMPOSSIBLE NEUTRALITÉ

AUTOBIOGRAPHIE D'UN HISTORIEN

ET MILITANT

Howard Zinn

Agone

Marseille, 2006, 374 pages

## PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes :: Du 9 au 15 mai 2006

## ROMAN

- 1 DECEPTION POINT  
Dan Brown (JC Lattès)
- 2 SANS PARDON  
Christine Brouillet (Courte échelle)
- 3 LE RETOUR DU PROFESSEUR DE DANSE  
Henning Mankell (Seuil)
- 4 ANGES ET DÉMONS  
Dan Brown (JC Lattès)
- 5 CHARLES LE TÊMÉRAIRE T. 3  
Yves Beauchemin (Fides)
- 6 COMME UN ODEUR DE MUSCLES  
Fred Pellerin (Planète Rebelle)
- 7 LA PORTE DU SILENCE  
Henri Belotto (JCL)
- 8 DA VINCI CODE  
Dan Brown (JC Lattès)
- 9 NIKOLSKI  
Nicolas Dickner (Alto)
- 10 QUI EST TERRA WILDER?  
Anne Robillard (Mortagne)

## LIVRE DE POCHE

- 1 DA VINCI CODE  
Dan Brown (Pocket)
- 2 AMOS DARAGON T. 11: LE MASQUE DE...  
Bryan Perro (Intouchables)
- 3 UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI  
Gil Courtemanche (Boréal)
- 4 L'OMBRE DU VENT  
Carlos Ruiz Zafón (Livres de poche)
- 5 ENSEMBLE C'EST TOUT  
Anna Gavalda (J'ai lu)
- 6 UN PETIT PAS POUR L'HOMME  
Stéphane Dompierre (Québec Amérique)
- 7 ROSE POURPRE ET LE LYS T. 1  
Michel Faber (Boréal)
- 8 LA RÈGLE DE QUATRE  
Ian Caldwell (Michel Lafont)
- 9 LA PART DE L'AUTRE  
Éric-Emmanuel Schmitt (Livres de poche)
- 10 ET SI C'ÉTAIT VRAI  
Marc Lévy (Pocket)

## OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 PASSAGES OBLIGÉS  
Josélito Michaud (Libre expression)
- 2 S.O.S. BEAUTÉ: MENUS ET...  
Chantal Lacroix (La semaine)
- 3 ALIMENTS CONTRE LE CANCER  
Richard Béliveau (Trécarré)
- 4 OÙ EST CHARLIE? LA GRANDE EXPO  
Martin Handford (Gründ)
- 5 MA VIE  
David Suzuki (Boréal)
- 6 LE CYCLE DE RINGAGE  
Pierre Morency (Transcontinental)
- 7 VOIE DE LA PEUR  
Samia Sharif (JCL)
- 8 DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ  
Pierre Morency (Transcontinental)
- 9 ÉLOGE DE LA RICHESSE  
Alain Dubuc (Voix Parallèles)
- 10 MAGASIN GÉNÉRAL T. 1: MARIE  
R. Loise/J.-L. Tripp (Casterman)

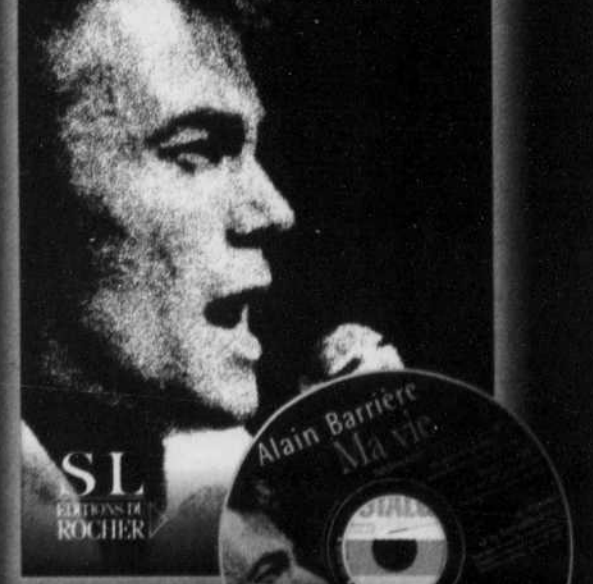
## NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- 1 DA VINCI CODE  
Dan Brown (Anchor)
- 2 DECEPTION POINT  
Dan Brown (Simon & Schuster)
- 3 THE UNDOMESTIC GODDESS  
Sophie Kinsella (Bantam Dell)
- 4 DA VINCI CODE: SPECIAL ILLUSTRATED  
Dan Brown (Anchor)
- 5 DIGITAL FORTRESS  
Dan Brown (St. Martin's Press)
- 6 VELOCITY  
Dean Koontz (Bantam Books)
- 7 WITH NO ONE AS WITNESS  
Elizabeth George (Harper Collins)
- 8 THE INNOCENT  
Harlan Coben (New American Library)
- 9 THE CLOSERS  
Michael Connelly (Warner Books)
- 10 BROKEN PREY  
John Sandford (Berkeley)

## Une vie à aimer

Alain Barrière  
Ma vie

Autobiographie



EN PRIME AVEC LE LIVRE :  
UN CD CONTENANT  
3 CHANSONS INÉDITES !

MA VIE  
Alain Barrière  
Autobiographie

ISBN 2-268-05700-3

240 pages • illustré

ÉDITIONS DU ROCHER

Les Communications

Jo Ann Champagne

Le livre est en vente dans toutes les bonnes librairies

## ALAIN BARRIÈRE EN SPECTACLE

QUÉBEC

Lundi 22 mai et mardi 23 mai : Théâtre le Capitole

MONTRÉAL

Jeudi 25 mai et vendredi 26 mai :

Salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts

SHERBROOKE

Lundi 29 mai : Salle O'Bready de l'Université de Sherbrooke

Pour connaître les horaires des spectacles et obtenir des billets,  
veuillez contacter la billetterie des salles concernées.

## LIVRES

GRAND REPORTAGE

## « Parler politique c'est parler des gens »

Anne Nivat dans le terreau de l'islamisme en Asie centrale



Jeune ouzbek à Namangan, vallée de la Ferghana, Ouzbékistan

© ANTOINE GYORI

PAUL CAUCHON

Soyons franc: on ne connaît à peu près rien des cinq anciennes républiques soviétiques devenues les cinq grands pays d'Asie centrale. Comme l'affirme Anne Nivat, c'est «une des parties du monde les plus méconnues», même si elle est aussi grande que l'Europe occidentale.

On n'y connaît rien. Mais cet immense espace de quatre millions de kilomètres carrés, lieu de passage à la croisée de plusieurs empires, est aussi celui de la mythique route de la soie et des grands envahisseurs comme Gengis Khan.

Le nom même des cinq pays représente un défi à vos connaissances géographiques: on parle ici du Kazakhstan, du Kirghizistan, de l'Ouzbékistan, du Turkménistan et du Tadjikistan. Le suffixe «stan» signifie «peuple de» (par exemple, le peuple ouzbek), parce qu'en principe, chaque pays est censé regrouper une ethnie majoritaire. Mais ces frontières nationales sont totalement artificielles, héritées de l'ancienne division soviétique. En réalité, les ethnies se mélangent d'un pays à l'autre.

Après avoir inspiré l'indifférence pendant des décennies, ces

pays sont tout à coup devenus fort intéressants pour leurs voisins. D'abord, parce qu'on y trouve d'importantes ressources de pétrole et de gaz. Puis, parce que depuis septembre 2001 ces régions seraient le terreau d'un islamisme radical tenté par le terrorisme. La Chine multiplie ses contacts commerciaux avec eux, les États-Unis veulent y installer des bases militaires, la Russie tente de les conserver dans sa zone d'influence, l'Iran s'y cherche des alliés. Ça commence à être compliqué.

Anne Nivat s'est rendue sur place. Pour vrai. Car Anne Nivat n'a rien du reporter international qui prétend tout comprendre d'un lieu après avoir passé trois semaines dans un hôtel. Cette journaliste, collaboratrice de plusieurs médias dont *Libération* et *Le Point*, voyage seule, habillée comme une femme locale, vivant chez l'habitant, passant plusieurs mois au même endroit. C'est vraiment une grande reporter comme on n'osait plus en espérer, qui observe sans juger, qui accumule les informations petit à petit en gagnant la confiance de ses interlocuteurs, qui revient interviewer une personne des mois après un premier entretien avec celle-ci pour approfondir le propos.

Sa couverture du conflit tchéco-chène, dans un récit intitulé *Chiène de guerre*, lui a valu le prix Albert-Londres en 2000. En 2004, elle publiait *Lendemain de guerre en Afghanistan et en Irak*, à la suite de son travail sur le terrain, ouvrage qui a fait sensation.

Son nouveau récit est divisé en trois grands chapitres: «Gens de plaines», «Gens de montagnes» et «Gens d'islam». C'est un travail remarquable, écrit dans une langue claire qui nous fait voir toutes les subtilités complexes des identités ethniques, politiques et religieuses, qui tient du récit tant culturel que sociologique ou historique, qui s'intéresse autant aux croyances religieuses qu'à la cuisine locale. Pour Anne Nivat, il s'agit d'un livre politique «car parler politique c'est parler des gens», écrit-elle, «de ce qu'ils mangent, de ce qu'ils possèdent, de ce qui leur manque, de leurs rêves, idéaux et angoisses».

Le Devoir

PAR LES MONTS  
ET LES PLAINES  
D'ASIE CENTRALEAnne Nivat  
Fayard  
Paris, 2006, 384 pages

BANDE DESSINÉE

## Pour en finir avec les « gros nez »

L'éditeur Jacques Glénat défend les nouveaux visages du 9<sup>e</sup> art

FABIEN DEGLISE

Multiplication des séries, des titres et des nouveautés, apparition de nouvelles maisons d'édition... l'univers de la bande dessinée francophone est, depuis quelques années, en mode de surproduction et de surdiffusion, histoire de répondre à une croissance marquée du lectorat en Europe.

Ce phénomène semble toutefois épargner encore le Québec, qui devrait «davantage s'ouvrir aux nouvelles tendances de la bédé» et mettre au rancart quelques préjugés pour prendre part à cette petite révolution en vignette, croit Jacques Glénat, président de la célèbre maison d'édition du même nom.

«Le Québec n'est pas dans un placard fermé», a expliqué en entrevue au *Devoir* l'éditeur, qui était de passage cette semaine à Montréal pour parler bédé à des librairies et à des bibliothécaires. «Mais le marché a encore beaucoup de retard à rattraper. Même si les perceptions par rapport à la bande dessinée sont en train de changer, on sent encore quelques réticences auxquelles il faut maintenant s'attaquer.»

Certes, poussé par l'apparition de nouveaux auteurs québécois publiant autant dans les maisons d'édition d'ici que dans celles d'Europe, le 9<sup>e</sup> art semble avoir de plus en plus le vent dans les voiles. Mais avec 2 % de part de marché, ce type de littérature est encore loin de s'imposer dans les bibliothèques personnelles ou publiques comme ailleurs dans la francophonie.

«En Suisse, par exemple, de deux à trois millions de francophones seulement permettent à la bande dessinée d'occuper près de 5 % des parts de marché», fait remarquer M. Glénat, qui croit que le Québec est désormais prêt pour en faire autant.

## Ranger ses classiques

Le hic, c'est qu'ici l'univers de la bédé souffre encore du syndrome des «gros nez», dit-il. «Pour plusieurs, la bande dessinée est un art destiné uniquement aux enfants» et se résume aux grandes séries classiques mettant en vedette des personnages équipés d'un appendice nasal imposant: Gaston Lagaffe,

Astérix, Achille Talon, Lucky Luke et consorts.

«Quand il est question des Tuniques bleues, les bibliothèques du Québec peuvent en acheter 200 exemplaires», dit Jacques Glénat. Mais quand c'est *Le Décalogue* [une imposante série traitant de religion et destinée à un lectorat adulte], à peine 20 exemplaires sont acquis.»

Infantilisée, la bédé serait donc encore regardée un peu de haut au Québec. Une aberration d'ailleurs, selon lui, puisque aujourd'hui près de 80 % de la production vise une clientèle dite mature que les aventures de Boule et Bill ne font plus forcément vibrer. «Les choses ont beaucoup changé [depuis l'époque glorieuse de Tintin], poursuit l'éditeur. Désormais la bédé s'adresse à des tas de catégories socioprofessionnelles et culturelles différentes. Les 40-50 ans y sont plus sensibles et il n'est plus rare de voir des gens de cette tranche d'âge lire une bédé dans le métro en France.»

Récits historiques, quêtes mystico-politiques, explorations de quotidiens urbains, polars... le 9<sup>e</sup> art tire aujourd'hui dans tous les sens, en surfant au passage sur

l'air du temps, pour mettre parfois en vignettes les grands enjeux du moment: mondialisation, hypersexualisation des adolescentes, crise d'identité dans les banlieues françaises, grandeur et décadence des foyers monoparentaux. Et la liste est loin d'être exhaustive.

«Les gens n'ont plus honte d'en parler», dit-il. La bédé est de plus en plus présente dans les médias. La télévision et le cinéma s'en inspirent. Et c'est bien.»

Le Québec devrait d'ailleurs ne pas rester trop longtemps insensible à cette lame de fond, croit M. Glénat, en raison du «centre de créativité» que plusieurs bédéistes font vivre ici et qui permet désormais de présenter la bédé comme une chose «qui n'est pas juste un produit d'importation». «La température commence à monter ici», dit celui qui, cette semaine dans nos pages, annonçait son intention d'ouvrir dans les prochains mois une succursale de sa maison d'édition ici. «Une réaction chimique est en train de se produire.» Et bien sûr, comme le veut la formule consacrée dans le monde des physiciens, tout ça reste «à suivre»...

Le Devoir



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Infantilisée, la bédé serait encore regardée un peu de haut au Québec, à tort selon Jacques Glénat, président de la célèbre maison d'édition du même nom.

## La prophétie des Papes

un roman d'Antoine Lacoste

Le temps serait-il venu de lever le voile sur le troisième secret de Fatima ? Et qui donc est cet homme dont les nuits sont hantées par de terrifiants cauchemars ?

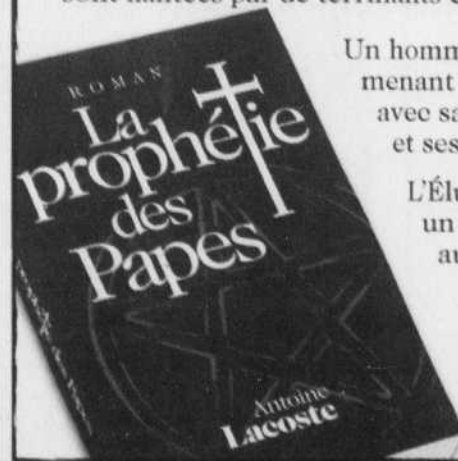
Un homme sans histoire menant une vie tranquille avec sa femme et ses enfants.

L'Élu pourrait-il être un homme aussi ordinaire ?

380 pages

24,95\$

éditions PRATIKO

Les Éditions du **Noroît**  
Nouveautés 200635  
ans de  
poésie

www.lenoroit.com

GUY CLOUTIER

Le goût de l'autre

Guy Cloutier

Le goût de l'autre

(collection Chemins de traverse)

Jean Chapdelaine Gagnon

Cantilène



LE PRIX DES  
libraires du Québec 2006

Félicitations aux lauréats !

Catégorie Roman québécois	Catégorie Roman hors Québec
<p>Nikolski</p> <p>Nicolas Dickner (Alto)</p>	<p>Les cerfs-volants de Kaboul</p> <p>Khaled Hosseini (Belfond)</p>

www.prixdeslibraires.qc.ca